

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Cherubino DARANI

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 76-79

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## CHRONIQUE DU COLLEGE

« Là où la vie manque, elle accourt ; là où l'air veut le vide, il se précipite ; pas un désordre ; tout est réglé, marqué, écrit en lignes d'or et en paraboles de feu ; tout marche au son de la musique céleste sur des sentiers impitoyables et pour toujours ; et tout cela n'est rien ! » Voilà le collègue : une fanfare terrestre sans doute, — mais dont les accords nous transportent dans le royaume infini du rêve et du sommeil, — remplace la musique en question et là, où la vie paraît mourir, quelque chose de nouveau vient de temps en temps souffler sur les cendres qui recouvrent le feu. Ce souffle vivificateur se présente souvent, sous des formes toujours nouvelles, pour interrompre la monotonie des jours, et certes il vous apparaîtra même à travers les pages de cette chronique, à laquelle je serai tenté d'appliquer les derniers mots de Musset si l'exorde, à lui seul, ne me faisait déjà transpirer...

La rencontre de M. le professeur de philosophie avec M. le Recteur est un phénomène qui, se produisant assez rarement, revêt une importance considérable aux yeux des étudiants et dont la réalisation est accueillie par ceux-ci d'une façon parfois joyeuse mais toujours objective, comme ce fut le cas le 14 février. Ainsi les skieurs partaient le lendemain, les uns pour Bretaye, sous la conduite paternelle de M. Zarn, les autres pour les Giettes, accompagnés de M. le Directeur, jamais trop soucieux de leur bien spirituel. Si je dois croire les renseignements très précis qu'on m'a donnés (phrase qui, pour être bien connue, n'est pas moins infaillible), les prouesses de ces sportifs furent d'un ordre plutôt gastronomique : je me hâte d'exclure M. le Directeur, mais, sans vouloir m'arrêter aux détails, je vous dirai que M. Imesch se distingua, puisque, dans la matinée déjà, il avait trouvé le moyen de casser un ski. Les autres se retrouvèrent tous à Monthey, où les surveillants, encouragés par la sentence biblique : *vinum et musica laetificant cor* (Eccl. XI, 20), oublièrent les louables bagatelles d'un Remy I ou d'un Ecoffey qui, poussés par le désir et la joie de connaître, n'avaient pas écouté leurs plus pressants besoins. A ceux-ci Talleyrand eût dit, non sans raison : « Surtout, Messieurs, pas de zèle ! »

D'ailleurs, à quoi bon du zèle maintenant que nul ne doute que la terre se meurt, de froid, selon Herschell. Même le chauffage central délaisse les quelques velléités qu'il avait d'accomplir son devoir, ressemblant en cela aux étudiants (d'autrefois, bien entendu...) qui n'étudiaient guère. Voyez aussi les lucarnes de notre accueillant dortoir : elles contribuent à faciliter la tâche du destin... et le collègue, lui aussi, risque de mourir de froid.

Cela n'a pas empêché que la St-Alexis tombe, comme par hasard, dirait M. Grandjean, et comme d'habitude, le 17 février, où les élèves de M. Peiry saisirent l'occasion de lui

exprimer leurs sentiments de reconnaissance et de sympathie avec ces mêmes règles de rhétorique qu'il leur a sans doute apprises d'une manière aussi claire et synthétique que l'année précédente. Touché de cette démonstration spontanée d'affection, d'attachement, de tendre amitié, le professeur en question oublia la tradition et n'accorda le congé, avec ce qu'il comporte intrinsèquement, que quelques jours plus tard.

La neige au dortoir, dont le seul mérite fut d'initier les « locataires » aux sports d'hiver, ne déranger pas Pittet qui, comme il en était de Dante, au souffle chaud de l'Amour, écrit dans son journal ses ordres, ses conseils, et ses soupçons. Voyez-vous mêmes.

18 février 1940

« C'est une nuit d'hiver, nuit dont les vastes ailes  
Font briller dans l'azur des milliers d'étincelles.

« C'est beau, oui, la nature ! Et elle est charmante cette nuit pensive qui passe près de moi sous son voile argenté ! Mais cela n'est rien en comparaison de la pensée d'actualité qui occupe mon esprit. Non, cela n'est rien, ou, tout au plus, cela me fait croire que le petit grain semé aujourd'hui dans mon âme donnera de bons et nombreux fruits lorsque le moment sera venu de choisir la compagne de ma vie, de mes joies et de mes douleurs. Je ne la chercherai point dans le bruit du monde ; je ne cueillerai pas la rose qui étale devant tous ceux qui passent, ses beautés d'un jour parfumé : je choisirai le plus beau narcisse dans une prairie cachée, car, avec Salomon, je m'écrie : « *Aquae furtivae dulciores sunt, panis absconditus suavior !* »

Maintenant que la théorie de Don Abbondio, suivant laquelle « les supérieurs ont toujours raison », a fait tant de chemin, j'hésiterais fort à m'y opposer si un événement récent ne m'y poussait. Mue par le seul désir de rechercher la vérité n'arriva-t-il pas un jour que la révérende Sœur aux soins de laquelle sont confiés les lits et les armoires des benjamins du collège, voulut absolument voir un trou, intentionnellement creusé par quelque espiègle en mal de démolition dans le plafond du dortoir des petits. Aux fins de découvrir le coupable d'un aussi noir forfait, en vain M. Terraz multiplia-t-il les enquêtes, menaça-t-il ses ouailles des foudres de Jupiter, quand il fallut déterminer la nature, la forme, la profondeur, le diamètre du trou, il s'avéra que celui-ci n'était autre que le fruit sublime de l'imagination ; ce n'était qu'une mouche, une mouche trompeuse, une mouche symbole de la mort d'une théorie. Pour ceux qui l'auraient oubliée, il n'est pas inutile de rappeler le vers d'Horace : « *Quandoque bonus dormitat Homerus !* »

Etes-vous physiciens ? Vous occupez-vous d'hypercompresseurs, de substances hygroscopiques, de tono-métrie, de gonio-métrie ? Aimez-vous Claude, Huyghens, Young, Hope, Andrews ? Ouvrez alors vos délicates oreilles, vous tous admirateurs de la Science, amateurs d'argon et de néon, ouvrez-les

au doux son de mes plus douces paroles, et, oubliant vos soucis professionnels, écoutez-moi dans le silence intérieur de votre esprit. Un seul mot, un conseil : ne tombez pas dans l'état de certains qui ne jugent les hommes que d'après les formules dont ils usent, et à qui l'on pourrait appliquer les paroles de Newman : « Ils reviennent constamment avec les mêmes idées ; ils possèdent un ou deux thèmes qu'ils s'imposent à tout propos et hors de propos ; ils sont incapables de se mettre dans l'esprit d'autrui ; ils sont butés dans leurs points de vue comme des membres ankylosés faute d'usage. »

Mais laissons cela et dites-moi si vous croyez que la philosophie est vraiment « destructive des croyances du cœur ». On a beau discuter, moi je n'y crois guère, d'autant plus qu'un fait se reproduisant assez souvent semble soutenir mon point de vue d'une façon inéluctable. Il n'est pas rare, en effet, que Bessero, de l'école de M. le Recteur, se laisse aller de temps en temps, aidé involontairement par la voix harmonieuse du Maître, à des rêves délicieux dont l'objet matériel, à son aveu, est d'un ordre que des noms aussi charmants que « rose et violette » (minuscules...) vous laisseront facilement supposer. Quelle autre conclusion pourrais-je en tirer, si ce n'est que l'on peut être à la fois aristotélico-thomiste et romantico-lamartinien ?

Mais ça, ce n'est pas bien étrange : c'est même tout à fait commun comme, par exemple, les doutes du P. Delacoste, les patates à table, les solutions élégantes de M. Grandjean, les sourires enchanteurs de M. Guélat, les bons mots de Geinoz, de Coeytaux et de son élève en astronomie B. Schmidt, l'eau de Cologne dans la marmelade de pommes et tant d'autres jolies choses. Ce qui, au contraire, pourrait sembler drôle c'est que Herren, après tant de succès, n'ait pas encore été appelé du nom d'une planète, à l'instar de Koller ; c'est que l'aîné des Ribaupierre ait senti le besoin, à la grande douleur de ses amis, de faire des sports d'hiver, et que M. Clouit, le 29 février, ait eu l'inspiration géniale de dire la messe à la place de M. Pitteloud... comme par hasard... Mais ce qui est vraiment drôle, c'est que M. le Recteur, en parlant d'un quidam au visage duquel on avait greffé la peau d'un animal innommable, n'a pas expliqué de quels poils était composée sa barbe qui, après l'opération, poussait plus vite... Est-ce que cela vous étonne ? Je ne le crois pas, surtout à présent que certains se lavent les dents avec du savon et qu'un nommé Boubisse a déclaré et certifié que l'Illiade est l'œuvre d'Hérodote...

« Ça sent » les examens... L'atmosphère devient toujours plus grave, surchargée, et la tension se fait plus aiguë, la période du « redde rationem » approchant à grands pas. Tout, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, tout, dis-je, semble se passer à rebours du sens commun : vous verriez que M. Peiry se soucie bien peu de sa soutane, malgré la bonne habitude contractée au noviciat, pour se donner, murmure-t-on, un petit air de carême, c'est-à-dire d'actualité ; vous verriez chez les Grands, le dimanche, les effets réjouissants produits

par le cri entraînant de leurs Supérieurs : « Messieurs, songez que, du haut de la tribune, plusieurs chanoines vous regardent ! » Voilà du moins que la peur qui s'empare d'eux, à l'approche des terribles journées, sert à quelque chose : et n'allez pas chercher plus loin la raison pour laquelle, depuis un certain temps, les Physiiciens ne manquent plus la première partie de la messe du matin.

Mais, pour revenir à notre sujet, vous est-il déjà arrivé d'assister ou de subir vous-mêmes des examens ? Certes, même au collège, il y a des amusements bien plus divertissants, ne serait-ce que la chasse aux rats et les confidences d'ordre... confidentiel de Martinetti et de Remy IV. On peut aussi y trouver de quoi se distraire royalement : certaines classes « en bonne et due forme », le cinéma quand il fait mauvais temps, les promenades, etc.. N'empêche que les examens, au contraire des cinémas et des promenades (et c'est encore leur côté le moins attrayant), c'est toujours du nouveau, n'en déplaise à ce cher Alphonse Karr qui prétendait que « plus ça change, plus c'est la même chose ». Toutefois, si l'on considère ce dicton à un point de vue strictement objectif, on avouera qu'il pourrait parfois être vrai, surtout dans le cas d'une chronique. C'est pourquoi, après avoir constaté que l'avis de Karr a sa raison d'être par rapport à mon travail, après avoir considéré que mes qualités de chroniqueur sont bien petites,

que la St-Thomas s'est très bien passée pour le Lycée,

que je me trouve actuellement dans un état névralgique très dangereux,

que mes études n'avancent pas sans que je les pousse,

que M. Pitteloud m'a fait comprendre qu'il faut me couper la barbe, ce qui a permis une économie d'un dîner et d'un goûter,

que les as du foot-ball au Collège ont réussi à battre leurs camarades du Collège de Sion en un match amical placé sous le patronage des plus hautes autorités civiles et militaires,

que les gens sérieux en auront « sec » de mes sottises,

que M. Bussard, tout comme dans ses sermons enflammés, m'a prié, supplié, conjuré de faire vite... ce que je dois faire,

que je n'ai plus rien à vous dire,

j'ai le plaisir et l'honneur, de vous faire remarquer que le présent, quand on peut le considérer en dehors des souvenirs et des craintes qui risquent de l'assombrir, est encore le meilleur moment de l'homme, et que je m'appelle, de mon vrai nom :

Cherubino DARANI, Philosophie